



Ms. B. 124.

EUDOXIE,

ou

LE MEUNIER DE HARLEM,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR M. THÉAULON,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 18 juillet 1840.

DISTRIBUTION :

LE COMTE ALFRED DE WALDEROFF.....	M. MAILLART.
EUDOXIE.....	M ^{lle} DOZE.
THÉODORE DE RHIGAS.....	M. MIRECOUR.
DURFELD, riche propriétaire.....	M. JOANNIS.
PÉTRUS, garçon meunier.....	M. ARMAND DAILLY.

La scène se passe à Harlem, près Amsterdam, en 1803.

Le théâtre représente une chambre rustique. On aperçoit, sur un buffet, des cruches de bière, des verres, des pipes. Une table est placée sur le premier plan, à gauche du spectateur.

SCÈNE I.

DURFELD, PÉTRUS.

DURFELD.

Comment, je ne peux pas voir votre maître ?

PÉTRUS.

Il dort encore.

DURFELD.

A neuf heures!.. pour un meunier, il n'est guère matinal.

PÉTRUS.

Pourquoi se gênerait-il? il sait que je me lève avec le jour, et que je veille à tout.

DURFELD.

Ne dirait-on pas qu'il a été prince avant d'être meunier.

PÉTRUS.

Vous me croirez, si vous voulez, mais quelquefois j'en ai eu l'idée.

DURFELD.

Jeune homme, vous avez l'imagination bien romanesque, pour un garçon de moulin, et surtout pour un Hollandais.

PÉTRUS.

Ce que je dis là n'est pas impossible; le czar Pierre ne vint-il pas à Saardam, se faire charpentier? n'y voit-on pas encore la chaumière qu'il habitait? Pourquoi M. de Walderoff, qui est russe comme le Czar, ne serait-il pas quel- que prince?

DURFELD.

Pourquoi, pourquoi? Parce que nous ne sommes plus dans le siècle où se passaient toutes ces belles choses... A ton compte, la gentille Eudoxie, sa sœur, serait donc une princesse?

PÉTRUS.

Naturellement; et vous conviendrez qu'elle en a bien l'air.

DURFELD.

Oui, il est certain que sous ses habits de meunière, on la prendrait pour une duchesse; mais ce n'est pas une raison; moi, quand je suis à mon banc de marguillier, j'ai l'air de quelque chose, et le fait est...

PÉTRUS.

Le fait est que vous n'êtes rien du tout.

DURFELD.

Si... fort heureusement pour moi, je suis le plus riche marchand de morues sèches de toute la Hollande.

PÉTRUS.

Et l'un des plus gros propriétaires du pays; ce qui fait que notre moulin vous appartient, et que vous le louez à notre maître.

DURFELD.

Moyennant deux cents florins par an, ce qui est pour rien.

PÉTRUS.

C'est-à-dire, c'est deux cents florins.

EUDOXIE.

DURFELD.

Oh! oh! je compte bien, en renouvelant le bail de M. de Walderoff, doubler la somme.

PÉTRUS.

Quatre cents florins, ce méchant moulin!.. il ne donne que de l'eau à boire.

DURFELD.

Parce que vous ne savez pas en tirer parti; ton maître est un paresseux.

PÉTRUS.

Merci pour lui... c'est votre moulin qui est mal situé; la route qui conduit ici est abominable, et vous ne voulez pas la faire réparer.

DURFELD.

C'est ça, j'irai dépenser mille florins pour un moulin qui n'en rapporte que deux cents; quand vous le paierez quatre cents florins, je verrai ce que j'aurai à faire.

PÉTRUS, à part.

Effrayons-le. (Haut.) M. de Walderoff aimerait mieux y renoncer.

DURFELD.

Alors, je le ferai valoir moi-même; je veux me retirer du commerce, et j'espère finir ici mes jours.

PÉTRUS, à part.

Quitter cette habitation! mon pauvre maître en aurait-il du chagrin?

DURFELD.

Peux-tu me faire parler à M^{lle} Eudoxie?

PÉTRUS.

Elle est en ville... en suivant le petit sentier, vous la rencontrerez peut-être.

DURFELD.

Quel petit sentier! il y en a trois.

PÉTRUS.

Pour être plus sûr, prenez-les tous les trois.

DURFELD.

Ah! tu fais le malin... Adieu, Pétrus; si le moulin me revient, tu resteras à mon service, et il me reviendra, car j'ai appris que ton maître était bien gêné; il me doit deux ans de loyer... Enfin, nous verrons... je lui proposerai un arrangement qui conviendrait à tout le monde.

(Il sort en ricanant et en se frottant les mains.)

SCÈNE II.

PÉTRUS, seul.

(Tout en parlant, il prend une cruche, des verres et des pipes, et les pose sur la table.)

Ce vieux loup marin est plus dur que ses stockfish et ses morues; mais il est aussi riche que mon maître est pauvre. Cette augmentation de loyer va le tourmenter, car nous sommes meuniers pour dire que nous sommes quelque chose... voilà quinze jours que je n'ai pas vendu un sac de farine... Décidément, il faut que M. de Walderoff ait quelques petits revenus; je ne lui gagne pas, à moudre, cinq cents florins tous les ans, et sa sœur, M^{lle} Eudoxie, est aussi élégante que nos plus riches paysannes. Je croyais d'abord que c'était une meunière comme les autres, et je me disais: J'épouserai la sœur et je ferai aller le moulin du frère... Ah! ben

oui, j'ai vu tout de suite à qui j'avais affaire... Certainement, je ne puis pas dire que M^{lle} Eudoxie ait de l'orgueil, elle est trop bonne, trop douce pour cela, mais quand elle me parle, elle a un regard... Silence, voici mon maître!

SCÈNE III.

PÉTRUS, WALDEROFF.

WALDEROFF.

Pétrus, où est ma sœur?

PÉTRUS.

Elle est partie, il y deux heures, pour Harlem.

WALDEROFF.

Il n'est venu personne?

PÉTRUS.

Pour le moulin? comme à l'ordinaire, personne.

WALDEROFF.

C'est jouer de malheur.

PÉTRUS.

Ce qui n'empêche pas le propriétaire de vouloir augmenter ses loyers.

WALDEROFF.

Je lui donnerai ce qu'il me demandera, car je ne veux pas quitter cette paisible retraite, où ma chère Eudoxie est si heureuse.

PÉTRUS.

Elle aimerait peut-être mieux la ville, ses fêtes, ses bals, ses plaisirs.

WALDEROFF.

Quel charme peut-on y trouver à présent? la soif de l'or tourne toutes les têtes... Ici, nous jouissons d'un calme parfait; ici, l'on vit oublié du monde, trop heureux si l'on pouvait s'oublier soi-même.

PÉTRUS.

Tenez, Monsieur, je ne suis qu'un pauvre villageois, mais je comprends bien à votre langage que vous n'êtes pas ce que vous voulez paraître, et que d'évêque, comme on dit, vous êtes devenu...

WALDEROFF.

Oui, je fus un des premiers officiers de la garde du Czar.

PÉTRUS.

Je me doutais que vous étiez quelque chose comme ça... Mais quelle idée avez-vous eue de vous faire meunier? il y a tant d'autres états...

WALDEROFF.

Tu avoueras que celui-ci est le plus facile pour moi.

PÉTRUS.

Je crois bien; c'est moi qui fais tout.

WALDEROFF.

Un Russe doit aimer la Hollande en mémoire de Pierre-le-Grand... ce site pittoresque me plaît; il convient surtout à ma sœur, qui ne m'a jamais quitté... il me vint dans l'idée de m'installer ici, et d'y vivre solitaire; Eudoxie approuva mon projet, et je ne suis plus connu que sous le nom du Meunier de Harlem... Ma sœur ne vient pas...

(Ils remontent la scène.)

UNE VOIX, du dehors.

Eh! la maison!

PÉTRUS, regardant au fond.

En revanche, voici un chaland qui nous arrive... Tiens! c'est drôle... justement le vent est bon... je m'en vais faire mon métier.

WALDEROFF.

C'est-à-dire le mien... tâche surtout que ces gens-là se retirent contents.

PÉTRUS.

Je tâcherai, maître, je tâcherai. (Il sort.)

SCÈNE IV.

WALDEROFF, seul.

Cette demi-confiance était indispensable... je me suis aperçu que le drôle regardait Eudoxie avec des yeux... peut-être se croyait-il destiné à l'épouser... ce que je viens de lui dire le rendra plus circonspect... Eudoxie, l'épouse d'un autre! elle qui, par son esprit, par son affection si tendre, si naïve, m'a fait supporter la disgrâce, l'exil... oh jamais je ne pourrai me résoudre à m'en séparer. (Il s'assied et fume.)

SCÈNE V.

WALDEROFF, THÉODORE DE RHIGAS.

THÉODORE, à part.

M. de Walderoff, et sa sœur n'est pas là!

WALDEROFF, à part.

Ah! ah! voilà le jeune étranger qui a fait, dit-on, l'acquisition du château voisin, et qui a déjà causé plusieurs fois avec moi... viendrait-il ici pour Eudoxie? observons-le bien.

THÉODORE, s'avançant.

Monsieur le Comte, je vous salue...

WALDEROFF.

Supprimons les titres, je vous prie.

THÉODORE.

Pardon, j'oublie toujours que vous êtes meunier...

WALDEROFF.

Ce n'est pas étonnant, je l'oublie souvent moi-même...

THÉODORE.

Où donc est l'aimable Eudoxie, ce matin?..

WALDEROFF, à part.

Nous y voilà... (Haut.) L'aimable Eudoxie est sans doute dans le voisinage...

THÉODORE, s'asseyant et prenant une pipe.

Savez-vous que votre sœur est sans contredit la plus jolie femme de Harlem...

WALDEROFF, à part.

Le voilà qui s'installe et qui veut l'attendre... (Haut.) Oul... oui... ma sœur n'est pas trop mal...

THÉODORE.

Pas trop mal... dites plutôt qu'elle est fort bien... nulle part, je n'ai rencontré une femme qui puisse lui être comparée, et pourtant j'ai beaucoup voyagé...

WALDEROFF.

Vos voyages vous ont assez bien réussi, ce me semble...

THÉODORE.

Mais oui, je suis parti de mon pays très pauvre, et je suis revenu très riche...

WALDEROFF.

Nous n'avons pas suivi la même route... car je suis parti de Russie très riche... et je suis arrivé ici très pauvre... la fortune est aveugle.

THÉODORE.

Je trouve, moi, qu'elle y voit très clair...

WALDEROFF.

Ah! pardon, j'oubliais qu'elle vous a favorisé.

THÉODORE, à part.

Eudoxie ne revient pas...

WALDEROFF, à part.

Est-ce qu'il ne va pas s'en aller?..

THÉODORE.

Comment se fait-il, cher voisin, que vous ayez quitté le service si jeune encore?..

WALDEROFF.

Ah! vous me rappelez un pénible souvenir! vivement blessé d'une injustice, je m'expliquai avec fierté, je fus disgracié, exilé, et je me réfugiai en Hollande avec ma sœur... là, je tentai des spéculations qui me ruinèrent complètement... Alors, avec ma pension... (Gaïment.) qui n'est pas très régulièrement payée, je me retirai dans ce moulin... que j'habiterai tant qu'il plaira à Dieu... à ma sœur et au propriétaire...

THÉODORE, à part.

Je ne sais plus que lui dire pour rester... Ah! ses campagnes!.. (Haut.) Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez au siège d'Ismail?..

WALDEROFF.

Oui, et par ce seul nom vous me reportez à l'une des époques les plus cruelles et les plus heureuses de ma vie...

THÉODORE.

Heureuse et cruelle... je ne vous comprends pas...

WALDEROFF, se levant.

Vous allez me comprendre... Issu d'une des plus nobles familles de Moscou... à peine âgé de dix-huit ans, je commandais déjà une compagnie d'élite dans la garde du Czar... c'était le 10 février 1788... les Turcs se défendaient depuis un mois contre l'armée de Suwaroff; ce général, qui n'avait alors jamais été vaincu, irrité d'une résistance si opiniâtre, résolut de prendre Ismail d'assaut, et le lendemain, à deux heures du matin, par une nuit obscure et glaciale... les échelles furent posées... les troupes russes pénétrèrent dans la place, et commencèrent un carnage horrible... ce fut dans le désordre de cette affreuse nuit qu'un noble vieillard... un Grec, expira presque sous mes yeux... j'ai su depuis que c'était le comte de Rhigas... (Mouvement de Théodore.) Le malheureux avait voulu disputer à nos soldats l'entrée de sa maison: furieux, ils se précipitent et le tuent au moment où sa femme accourait pour implorer sa grâce... elle-même tombe bientôt frappée d'un coup de feu... lorsque je m'élançais pour la protéger... mais avant de rendre le dernier soupir... elle jette dans mes bras, sa fille, qui n'avait pas encore deux ans... « Hélène vous la recommande! dit-elle « d'une voix éteinte, sauvez-lui la vie, soyez son protecteur, et je vous bénirai dans l'éternité!.. »

Quinze ans se sont écoulés depuis cette époque fatale !.. j'étais dans l'âge où les impressions s'effacent, et cependant l'accent... les traits... les derniers regards de cette mère infortunée... le serment que je lui fis dans ce moment solennel... tout est resté là !..

THÉODORE, ému.

Je le conçois ! de pareils souvenirs sont ineffaçables... mais vous ne me dites pas ce qu'est devenue cette enfant confiée à votre honneur...

WALDEROFF, embarrassé.

Je la confiai, à mon tour, aux soins d'une vieille parente, et je rejoignis l'armée... je sus bientôt qu'il ne restait de cette famille qu'un fils, qui servait avec distinction dans la marine vénitienne... j'écrivis au jeune Rhigas pour lui apprendre l'asile de sa sœur, mais on n'a point entendu parler de lui, et ce silence me fait craindre...

THÉODORE.

Ce silence ne prouve rien : on a vu quelquefois de braves marins, que l'on croyait perdus, reparaitre après une absence encore plus longue...

WALDEROFF.

Ce serait un si grand bonheur, que je n'ose y croire...

THÉODORE.

Pourquoi donc ? espérez, cela fait passer le temps... Sans adieu, je reviendrai bientôt vous voir ; j'ai des fonds à placer, si vous vouliez tenter quelque nouvelle spéculation je vous offre d'être votre associé ; vous pourriez vous charger de mon argent.

WALDEROFF.

Moi ? jamais, Monsieur, jamais !

THÉODORE.

Oh ! je ne vous ferai pas violence ; vingt banquiers se disputeront, j'en suis sûr, le plaisir de le prendre.

WALDEROFF.

Et peut-être de le garder.

THÉODORE.

Je ne crains pas cela ; les hommes de notre bourse sont gens de probité.

WALDEROFF.

Je le sais, mais prenez garde à vous.

THÉODORE.

Merci du conseil. Adieu, cher voisin, je vous quitte et je ne tarderai pas à revenir.

(Il sort.)

WALDEROFF, à part.

Oh ! ne vous gênez pas.

SCÈNE VI.

WALDEROFF, seul.

Prendre son argent ! devenir son associé ! quel heureux prétexte pour voir tous les jours Eudoxie, pour lui parler à chaque instant... Elle ne vient pas, je commence à être inquiet... (Se parlant à lui-même.) Eudoxie, Eudoxie !

SCÈNE VII.

WALDEROFF, EUDOXIE.

EUDOXIE, accourant.

Me voilà mon frère... tu m'appelles !..

WALDEROFF, d'un ton sec.

Moi ? non, Mademoiselle, non.

EUDOXIE.

Mademoiselle !.. tu es donc fâché ?

WALDEROFF.

Pourquoi le serais-je ?

EUDOXIE.

Oh ! tu es fâché, mon frère, je le vois dans tes yeux ; souvent ta parole est brusque, et même un peu dure, mais ton regard est presque toujours doux et caressant, ne me refuse pas ce regard-là.

WALDEROFF, à part.

Aussi bonne que jolie.

EUDOXIE.

Mais regarde-moi donc Alfred... tu m'impatientes, aussi...

WALDEROFF, brusquement.

Eudoxie, d'où viens-tu ?

EUDOXIE.

A la bonne heure, voilà une parole aimable ; une question exige une réponse, une réponse amène des réflexions... la conversation s'engage, on parle, on parle et le temps passe... il ne passe jamais si vite pour Eudoxie que lorsqu'elle est auprès de son cher Alfred.

WALDEROFF, à part.

C'est charmant, mais c'est à son frère que cela s'adresse.

EUDOXIE.

Eh bien ! tu détournes encore les yeux ?.. tu veux savoir où j'ai été ? je vais te le dire, je viens de chez M. Durfeld.

WALDEROFF.

Notre propriétaire ?

EUDOXIE.

Précisément. Hier, en ton absence, il m'avait demandé avec assez d'humeur le loyer de son moulin... il n'a rien reçu depuis deux ans et il ne veut plus attendre.

WALDEROFF.

Je comprends, cela le gênerait, il n'a que trente mille florins de revenus.

EUDOXIE.

J'ai profité du moment où tu étais à écrire, je me suis rendue chez lui, il était sorti, mais j'ai vu sa nièce, et je l'ai tant priée, tant priée, qu'elle m'a promis de me l'envoyer et d'obtenir qu'il nous donne encore huit jours.

WALDEROFF, ironiquement.

Huit jours !

EUDOXIE.

C'est beaucoup pour lui.

WALDEROFF.

Oui, mais c'est bien peu pour nous.

EUDOXIE.

Qui sait ? d'ici là il nous arrivera peut-être quelque chose d'heureux.

WALDEROFF.

L'espérance est de ton âge.

SCÈNE IX.

5

EUDOXIE.

Tiens, mon ami, veux-tu que je te donne un conseil?

WALDEROFF.

Un conseil? lequel?

EUDOXIE.

Si tu es trop gêné, adresse-toi à M. Théodore, notre nouveau voisin.

WALDEROFF, à part.

Elle s'occupe de lui.

EUDOXIE.

M. Théodore est riche, il te connaît pour un homme d'honneur, il nous témoigne de l'amitié... la somme dont nous avons besoin n'est pas considérable... je suis sûre qu'il suffirait d'un mot.

WALDEROFF.

Et ce mot, je ne le dirai pas.

EUDOXIE, avec empressement.

Je le dirai pour toi, si tu veux?

WALDEROFF.

Vous, Eudoxie, y pensez-vous? quoi! nous adresser à un homme que nous connaissons depuis un mois, et dont nous ignorons encore le véritable nom.

EUDOXIE.

Qu'importe son nom, mon frère? M. Théodore nous a fait connaître son cœur, et depuis qu'il est ici tous les pauvres du voisinage ont appris à le bénir.

WALDEROFF, à part.

Comme elle en parle avec feu.

EUDOXIE.

Tu crains peut-être qu'il ne veuille profiter de sa position pour nous humilier... tu as tort... si tu savais comme il t'estime, comme il te respecte. Hier soir, je me trouvais seule un moment avec lui, et il me demanda si je l'aimais bien tendrement; je lui dis que je l'aimais comme si j'avais deux frères en toi, il sourit et me prit la main... c'était celle-ci, non c'était celle-là, il était à ma gauche; il m'assura qu'il avait aussi beaucoup d'amitié pour toi; alors, je lui annonçai que c'était après-demain ta fête, et il me promit de m'apprendre une chanson en ton honneur; veux-tu que je l'apprenne?

WALDEROFF.

Je vous le défends, Eudoxie, et je vous défends surtout de rester seule avec M. Théodore.

EUDOXIE.

Alors, ne me quitte pas; toutes les fois qu'il arrive et que je suis là, tu t'en vas; ne faut-il pas quelqu'un qui lui tienne compagnie.

WALDEROFF.

Vous avez tant de plaisir à rester avec lui.

EUDOXIE.

Je ne m'en cache pas, je suis très contente quand je vois M. Théodore, c'est le seul ami que nous ayons; tous nos voisins sont médians ou bavards, ils nous fuient, parce que nous sommes pauvres, lui seul nous recherche et nous console; si nous avons quelques plaisirs, c'est de lui qu'ils nous viennent... il nous raconte des anecdotes, enfin, figure-toi, Alfred, qu'hier soir il m'a promis de me prêter un roman.

WALDEROFF, ironiquement.

Un roman!

EUDOXIE.

Mais qu'as-tu donc, mon frère, tu n'es plus reconnaissable; toi que j'ai vu quelquefois si aimable, si gai, depuis quelques jours tu me regardes à peine et tu me traites avec une dureté...

WALDEROFF.

Pardonne, Eudoxie, mais les tristes pensées qui m'assiègent, le chagrin que me cause notre position...

EUDOXIE.

Tu ne m'en veux donc pas? je n'ai donc rien fait pour te déplaire?

WALDEROFF.

Rien, absolument rien.

EUDOXIE.

Et tu m'aimes toujours?

WALDEROFF, avec transport.

Si je t'aime!..

EUDOXIE, lui offrant sa joue.

Eh bien, alors, embrasse-moi.

WALDEROFF, après un moment d'hésitation, sort sans l'embrasser et lui dit.

Adieu, chère Eudoxie, adieu.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

EUDOXIE, seule.

Merci, Monsieur... En vérité, ces frères sont des gens bien étranges... au fait, il n'est pas étonnant que le malheur lui ait aigri le caractère, et si je pouvais obtenir de notre propriétaire du temps, beaucoup de temps!..

SCÈNE IX.

EUDOXIE, DURFELD.

DURFELD, après être entré.

Peut-on entrer?

EUDOXIE.

Il me semble que c'est une question inutile.

DURFELD.

Ma nièce m'a dit, charmante Eudoxie, que vous étiez venue chez moi.

EUDOXIE, timidement.

Oui, j'étais venue pour...

DURFELD.

Pour m'apporter de l'argent.

EUDOXIE.

Non, pour vous dire que nous n'en avons pas.

DURFELD.

Ah ça! mais c'est donc toujours la même chose.

EUDOXIE.

Malheureusement.

DURFELD.

Il faut pourtant que cela finisse.

EUDOXIE.

Je voudrais déjà que cela fût fait.

DURFELD.

Vous ne me comprenez pas, il est indispensable que votre frère me paie.

EUDOXIE.

Oui, mais pour cela il est indispensable qu'il le puisse.

DURFELD.

Songez donc qu'il ne s'agit pas de trois mois, de six mois, il y a deux ans; depuis deux ans, j'ai fait ce que je ne fais pour personne, j'ai attendu.

EUDOXIE, d'un air câlin.

Eh bien, attendez encore.

DURFELD.

Attendre encore! c'est bientôt dit; je ne le pourrais qu'à une condition.

EUDOXIE.

Laquelle? expliquez-vous; faut-il que je prenne sur mes nuits pour travailler encore davantage, faut-il que je vous remette tous les jours ce que je gagnerai? parlez, rien ne me coûtera pour être utile à mon excellent frère.

DURFELD.

Pauvre petite! a-t-elle bon cœur!.. Non, non, je ne souffrirai pas que vous ruiniez votre santé par les veilles et le travail, je serais un barbare, et je vous prie de croire que je n'en suis pas un.

EUDOXIE.

Dites-moi donc cette condition.

DURFELD.

Vous ne devinez pas? Regardez cet habit.*

EUDOXIE.

Je le regarde... Ensuite?

DURFELD.

Est-ce qu'il ne vous apprend rien?

EUDOXIE.

Rien au monde.

DURFELD.

Vous ne voyez pas que je suis veuf?

EUDOXIE.

Je savais cela depuis long-temps.

DURFELD.

C'est mon dernier jour de deuil; il y aura demain un an que j'ai perdu cette pauvre M^{me} Durfeld, le modèle des épouses.

EUDOXIE.

On en disait beaucoup de bien.

DURFELD.

Oh! c'est une grande perte que j'ai faite là!.. Elle m'aimait à la folie, je puis dire même qu'elle m'adorait.

EUDOXIE.

Elle vous adorait... C'est une perte irréparable!

DURFELD.

Maligne! Je connais pourtant une personne qui pourrait remplacer celle dont le sort m'a privé.

EUDOXIE, vivement.

Ce n'est pas moi... (Se reprenant.) Ce n'est pas moi que vous avez en vue...

DURFELD.

Au contraire, c'est vous... Depuis que vous êtes ma locataire, je vous observe; le malheur vous a accoutumée à l'économie, et l'économie est la première vertu d'une femme; enfin, je

Je suis sûr que je serais heureux avec vous, et si vous voulez...

EUDOXIE.

Ce n'est pas à moi qu'il faut me demander, c'est à mon frère.

DURFELD.

M. de Walderoff est un jeune homme de sens, mes propositions lui plairont; trente mille florins de rente ne sont pas à dédaigner.

EUDOXIE.

Ainsi, vous nous accordez du temps pour notre loyer?

DURFELD.

Ah! mon Dieu! il ne tient qu'à votre frère que je ne lui en parle jamais; au lieu d'être locataire, il deviendra propriétaire, c'est assez commode, et, pour cela, il vous suffit d'un mot, d'un seul mot.

EUDOXIE.

Oui?

DURFELD.

Précisément... c'est ce mot-là; on n'est pas bien long-temps à le dire.

EUDOXIE, gaiement.

Et quelquefois on est long-temps à se repentir de l'avoir dit.

DURFELD.

De ce côté-là, ne craignez rien... je serai si attentif, si complaisant, si passionné, si aimable...

EUDOXIE.

Il ne faut pas promettre plus qu'on ne peut tenir.

DURFELD.

Petite espiègle!.. Allons, je vous laisse; souvenez-vous de notre entretien.

EUDOXIE.

Ce ne sont pas là des choses qu'on puisse oublier.

DURFELD.

Cent fois trop bonne... J'écrirai à votre frère.

EUDOXIE.

Il vous répondra.

DURFELD.

Non, non, j'aime mieux venir lui parler.

EUDOXIE.

Eh bien! venez.

DURFELD.

Je vous donnerai en mariage ce moulin.

EUDOXIE.

C'est convenu.

DURFELD.

Vous aimez les fleurs?

EUDOXIE.

Comme toutes les femmes.

DURFELD.

Harlem est le pays du monde où l'on trouve les plus belles.

EUDOXIE.

On me l'a dit.

DURFELD.

J'ai pour dix mille ducats de tulipes et autres fleurs précieuses... tout vous appartient.

EUDOXIE, gaiement.

J'aurai de quoi faire des bouquets.

DURFELD.

Je vous donnerai de plus deux maisons.

* Habit gris avec des boutons noirs.

SCÈNE XIII.

7

EUDOXIE, riant.
C'est très bien ! vous logerez dans l'une, et moi dans l'autre.

DURFELD.
Du tout, du tout !.. Vous aurez en outre des perles, des diamans...

EUDOXIE.
Mais ce sera une dot de princesse.

DURFELD.
Ne serez-vous pas ma reine ?

EUDOXIE.
Ah ! c'est vrai, j'oubliais...

DURFELD.
Adieu, charmante Eudoxie.

EUDOXIE.
Adieu, M. Durfeld.

DURFELD.
Je suis si sûr de ne pas être refusé par votre frère, que je vais faire dresser le contrat.

EUDOXIE.
C'est aller un peu vite.

DURFELD.
C'est aller comme mon cœur, comme mes désirs, comme mon imagination. (A part.) Elle est adorable.

EUDOXIE, à part.
Il est fou. (Durfeld sort.)

SCÈNE X.

EUDOXIE, seule.

Il faut convenir qu'il lui est passé par la tête une drôle d'idée... je voudrais être là quand il viendra proposer à mon frère... (Elle rit.) Il y a des choses bien comiques dans la vie.

SCÈNE XI.

EUDOXIE, THÉODORE.

THÉODORE, à part.
La voilà ! commençons par elle mon épreuve.

EUDOXIE, à part.
Le jeune étranger ! Dois-je rester ? il me semble qu'Alfred me l'a défendu...

(Au moment où elle va sortir, Théodore s'avance.)
THÉODORE.

Enfin, aimable Eudoxie, je trouve l'occasion de vous parler ; j'ai tant de choses à vous dire, tant de questions, peut-être indiscrètes, à vous adresser !.. D'abord, je vous apporte le livre que je vous ai promis.

EUDOXIE.
Le roman ?.. Merci. (Elle regarde le titre.) *Le Frère et La Sœur* ; cela doit être bien intéressant.

THÉODORE.
C'est de cet ouvrage que Goëthe, le plus grand poète de l'Allemagne, a tiré l'une de ses plus jolies comédies.

EUDOXIE.
Si vous n'avez plus rien à me dire, je rentre pour lire bien vite ce petit livre ; le titre seul me plaît déjà... Adieu, M. Théodore.

THÉODORE.
Oh ! de grace... un instant... il faut aujourd'hui que vous connaissiez mon cœur, il faut

que vous appreniez le secret qui le remplit tout entier.

EUDOXIE.
Un secret ?.. Parlez vite... je lirai plus tard.

THÉODORE.
Je voudrais savoir, avant tout, si votre frère est absent.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, WALDEROFF.

WALDEROFF.
Non, Monsieur, il est présent.

THÉODORE, à part.
Allons, voilà encore notre Argus.

WALDEROFF, à Eudoxie.
Eudoxie ! (Il lui fait signe de rentrer.)

EUDOXIE.
Oh ! ce geste-là est très clair, cela veut dire : Va-t'en. Je m'en vais ; mais, avant, j'ai une petite confidence à te faire... tu me dis quelquefois que tu penses à m'établir, à me marier.

WALDEROFF, inquiet.

Eh bien ?

EUDOXIE.
Eh bien ! j'ai un prétendu... ou plutôt un prétendant.

WALDEROFF.

Ah !

EUDOXIE.
Oui, notre propriétaire ; il m'offre trente mille florins de rente, ce moulin, des tulipes, des maisons, des diamans, des perles... cela vaut la peine d'y penser... nous en parlerons. Adieu, mon frère... (A part.) En attendant, je vais dans ma chambre lire quelques pages du roman. (Elle le cache dans son tablier et sort.)

SCÈNE XIII.

WALDEROFF, THÉODORE.

WALDEROFF, très froidement.
M. Théodore...

THÉODORE, à part.
Quel ton imposant !

WALDEROFF, élevant la voix.
M. Théodore...

THÉODORE, du même ton.
M. de Walderoff... (A part.) Sa colère va me divertir.

WALDEROFF.
Eudoxie m'a rapporté votre conversation d'hier soir.

THÉODORE, d'un ton légèrement ironique.
Cela ne m'étonne pas ; une sœur ne peut pas avoir de meilleur confident que son frère.

WALDEROFF.
Il faut ici, Monsieur, parler sans raillerie et sans mystère : vous cherchez à séduire Eudoxie ?

THÉODORE.
Moi !

WALDEROFF.
Vous ! les discours que vous ne cessez de lui tenir, vos visites journalières, les secrets que vous lui annoncez, sont autant de pièges pour son inexpérience.

THÉODORE.

Ah ! mon cher voisin, quelle idée vous faites-vous donc de moi ? Séduire Eudoxie ! la tromper ! j'en suis incapable.

WALDEROFF.

Ma sœur est pauvre et crédule... mais un frère lui reste... ce frère, qui n'a de richesse que l'honneur, veille sur une sœur qu'il aime plus que la vie. Ainsi, Monsieur, avant de donner suite à vos coupables projets, commencez par m'en rendre raison.

THÉODORE.

Comme vous y allez, Monsieur... Et qui vous autorise à soupçonner mes intentions ?.. on voit bien que vous ne me connaissez pas.

WALDEROFF.

Je connais les hommes.

THÉODORE.

Voulez-vous que je vous prouve d'un mot que vous vous trompez ?

WALDEROFF.

Cela vous sera difficile.

THÉODORE.

Vous croyez... nous allons voir... Apprenez donc que, loin de vouloir entraîner votre sœur dans une démarche coupable, je ne venais ici que pour lui offrir ma fortune et demander sa main.

WALDEROFF.

Sa main ?

THÉODORE.

Donterez-vous encore de la pureté de mes intentions ?

WALDEROFF, à part.

Sa main ?

THÉODORE.

Vous êtes trop raisonnable pour ne pas accueillir ma proposition : je suis maître absolu d'une fortune considérable dont j'assure la moitié à votre sœur le jour de son mariage. Que pourriez-vous désirer de plus pour elle ?

WALDEROFF, à part.

Il a raison.

THÉODORE.

Expliquez-vous, cher voisin. Éprouveriez-vous de la répugnance à devenir mon frère ? ne doutez pas que je ne sois digne de votre sœur et de vous ; j'appartiens à une famille distinguée, et quand vous saurez qui je suis...

WALDEROFF.

Je sais déjà que vous êtes un homme d'honneur, mais...

THÉODORE.

Eh bien ! qu'est-ce ? encore des obstacles ? Voyons, remettez-vous de votre trouble, et, si vous ne pouvez me rendre réponse en ce moment, j'attendrai jusqu'à ce soir.

(Fausse sortie.)

WALDEROFF.

Demeurez, de grace demeurez. (A part.) Courage ! et que le souvenir d'une mère expirante me soutienne ! (Haut.) Vous voulez faire le bonheur d'Eudoxie, vous voulez être son époux... eh bien ! parlez à ma sœur.

THÉODORE.

A la bonne heure, voilà ce qu'on appelle répondre.

WALDEROFF.

Parlez-lui, et si elle consent à vous donner sa main, je vous promets, moi, de n'y point mettre d'obstacle.

THÉODORE.

Touchez là... bientôt, vous serez mon frère.

WALDEROFF, à part.

Quelle assurance ! (Il appelle.) Eudoxie !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, EUDOXIE.

EUDOXIE, s'essuyant les yeux.

Comme c'est intéressant, un roman.

WALDEROFF.

Qu'as-tu donc ? on dirait que tu as pleuré... Aurais-tu quelque chagrin ?

EUDOXIE.

Oh ! c'est un chagrin qui fait plaisir... je te dirai cela plus tard... Que désires-tu ?

WALDEROFF, avec contrainte.

Que vous restiez un moment avec Monsieur.

EUDOXIE.

Avec Monsieur... ah !

WALDEROFF.

Cela vous étonne ?

EUDOXIE.

Beaucoup ; ne m'as-tu pas dit tout à l'heure : Je vous défends de causer avec M. Théodore ?

WALDEROFF.

Eh bien ! à présent, je vous le permets.

EUDOXIE, à part.

Comme ça change, un homme !

WALDEROFF.

Il a quelque chose de très important à vous dire... je vous laisse ensemble.

EUDOXIE.

Ne sois pas long-temps, mon frère.

WALDEROFF.

Non ; je reviens dans un instant. (Il lui fait signe de se rapprocher de Théodore.) Écoutez-le, entendez-vous ; écoutez-le bien.

EUDOXIE, à part.

Je comprends, c'est là le secret.

WALDEROFF.

Si elle consent, je n'ai plus d'espoir.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

THÉODORE, EUDOXIE.

EUDOXIE.

Allons, M. Théodore, dépêchez-vous de me dire ce que vous avez à me raconter... Je suis impatiente d'achever le livre que vous m'avez prêté... j'aime à pleurer, moi ; cela me distrait.

THÉODORE, à part.

Bonne et chère Eudoxie ! (Haut.) Votre frère m'a permis de vous dire...

EUDOXIE.

Parlez, parlez vite.

THÉODORE.

Avez-vous pensé quelquefois au mariage ?

EUDOXIE.

Jamais !

THÉODORE.

Quoi ! jamais vous n'avez désiré fixer près de vous un homme dont la tendresse attentive...

EUDOXIE.

N'ai-je pas mon frère ?

THÉODORE.

Sans doute ; mais pour vous rendre deux fois heureuse , il vous faudrait un frère et un époux... ce mot paraît vous attrister.

EUDOXIE.

Il me fait réfléchir.

THÉODORE.

Réfléchir ?

EUDOXIE.

Oui , si je souris à l'idée du mariage ; le sourire s'arrête sur mes lèvres , quand je songe qu'il faudrait quitter mon frère... quitter mon frère ! non , jamais , M. Théodore , jamais... Qui prendrait soin de lui ? une servante ? il serait livré à des soins mercenaires !.. impossible , je ne le souffrirai pas !

THÉODORE.

Fort bien ; mais ne pourrait-il pas aussi se marier ?

EUDOXIE , vivement.

Oh ! je ne crois pas qu'il y pense , car je n'ai jamais manqué d'attention : ses moindres désirs sont des ordres pour moi ; il parle , j'obéis ; il se tait , j'écoute encore... dès que le soir arrive , il écrit ses campagnes , et je travaille auprès de lui ; il ne dit presque rien , et cependant la veillée me semble toujours trop courte... Croyez-vous qu'un époux puisse me rendre plus heureuse ?

THÉODORE.

Mais... peut-être.

EUDOXIE.

D'ailleurs , on m'a dit souvent que les maris étaient fantasques , jaloux , et d'une brusquerie... je sens que je puis excuser les caprices de mon frère , mais d'un autre , cela me serait insupportable !

THÉODORE.

Et s'il se trouvait un homme jeune , bien né , jouissant d'une honnête aisance , qui demandât votre main ?

EUDOXIE.

Oh ! je ne crains rien , je suis pauvre ; cet homme-là ne se trouvera pas.

THÉODORE.

Vous vous trompez ; cet homme est devant vous.

EUDOXIE , timidement.

Il se pourrait !

THÉODORE.

Vous détournez les yeux , Eudoxie... écoutez-moi ; vous aimez tendrement votre frère , voici le moment de le lui prouver. Vous savez que ma fortune est considérable , vous connaissez l'affreuse détresse où va se trouver Walderoff , ses créanciers le poursuivent , sa liberté est menacée , accordez-moi votre main , et des jours de félicité vont commencer pour tous les trois.

EUDOXIE.

Quoi ! si je vous épousais , mon frère n'aurait plus de soucis ?

THÉODORE.

Ma fortune deviendrait la sienne.

EUDOXIE.

Et la même maison nous réunirait tous les trois.

THÉODORE.

Oui , nous habiterions ensemble.

EUDOXIE.

Et il me serait toujours permis d'aimer Alfred comme je l'aime.

THÉODORE.

Nous serions deux à le chérir.

EUDOXIE.

Eh bien ! parlez à mon frère , et s'il donne son aveu...

THÉODORE.

Vous donnerez le vôtre.

EUDOXIE.

Parlez à mon frère.

THÉODORE.

C'est déjà fait.

EUDOXIE , vivement.

Et il a refusé ?

THÉODORE.

Il a consenti.

EUDOXIE , désolée.

Il a consenti... il ne veut plus de moi , il me repousse ! ah ! mon frère ! mon frère !

THÉODORE.

Vous vous trompez ; Walderoff vous aime , il m'a dit...

EUDOXIE.

Laissez-moi , M. Théodore , laissez-moi ; je n'ai qu'une pensée... mon frère m'abandonne , je ne suis plus à son bonheur , l'amitié a ses jalousies , je le sens , et cette idée fait bien mal ! Je vous quitte ; pardon , mais c'est plus fort que moi , je ne pourrais pas vous entendre.

(Elle sort.)

SCÈNE XVI.

THÉODORE , seul.

La pauvre Eudoxie éprouve un dépit d'enfant , mais elle a consenti... voici Walderoff ; à son tour... voyons quelle impression fera sur lui ce que je vais lui apprendre.

SCÈNE XVII.

THÉODORE , WALDEROFF.

WALDEROFF , à part.

Je n'ai pu résister à mon impatience ; mais je respire plus librement , elle est partie. (Haut.) Eh bien ! que vous a dit ma sœur.

THÉODORE.

Votre sœur est un ange qui consent à faire le bonheur de ma vie.

WALDEROFF.

Elle y consent.

THÉODORE.

Il y a bien eu quelques observations , mais les avantages que j'ai fait briller à ses yeux.

WALDEROFF , à part.

L'ingrate !..

THÉODORE.

Ont aplani les obstacles... vous m'avez donné

votre parole; ainsi mon bonheur, celui d'Eudoxie et le vôtre sont désormais assurés.

WALDEROFF, à part.

Mon bonheur.

THÉODORE.

Je vois dans vos yeux tout le plaisir que vous cause ce mariage, aussi je veux qu'il soit brillant, et digne en tout de votre nom et de ma fortune. (Il sort.)

SCÈNE XVIII.

WALDEROFF, seul.

Le plaisir que me cause ce mariage, dit-il, quand le désespoir, la rage... aurait-il deviné mon secret, et voudrait-il jouir de mon embarras et de ma douleur... si je pouvais le croire!.. mais Eudoxie, Eudoxie! consentir à se séparer de moi pour s'unir à un homme qu'elle connaît à peine... ah! tant d'ingratitude m'accable et me confond.

(Il s'assied et reste absorbé dans sa douleur.)

SCÈNE XIX.

WALDEROFF, PÉTRUS.

PÉTRUS.

Monsieur, voici le prix de la mouture que je viens de faire, trois florins et demi; le chaland a trouvé que c'était bien cher, mais comme il n'en viendra probablement pas d'autre, j'ai cru devoir faire payer à celui-ci...

WALDEROFF, sans l'écouter.

Eudoxie! c'en est donc fait.

PÉTRUS, à part.

Il ne m'écoute pas, (Haut.) Et puis, Monsieur, on m'a dit à la poste qu'il était arrivé hier beaucoup d'argent pour vous.

WALDEROFF, brusquement.

Il suffit.

PÉTRUS.

J'ai dit, beaucoup d'argent, Monsieur.

WALDEROFF, impatienté.

Ah de grace, laissez-moi...

PÉTRUS.

Pardon, Monsieur, pardon. (A part.) C'est la première fois qu'il me parle ainsi.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, DURFELD, portant dans un vase de faïence une superbe tulipe.

DURFELD.

Ah! justement! voici M. de Walderoff.

PÉTRUS, à part.

A l'autre.

DURFELD.

Pétras, ton maître est-il dans un bon moment, peut-on lui parler?

PÉTRUS.

Vous arrivez bien, il est d'une humeur charmante. (Il sort.)

SCÈNE XXI.

WALDEROFF, DURFELD.

DURFELD, à part.

Sa sœur lui aura fait part de mes projets, le moment est favorable pour lui adresser ma demande. (Haut.) Mon cher locataire, je suis enchanté de vous trouver seul.

WALDEROFF, apercevant le pot de tulipe.

Qu'est-ce donc que cela, Monsieur?

DURFELD.

La tulipe la plus rare de mon jardin, et j'ose dire de toute la Hollande; je vous prie de vouloir bien me permettre d'en faire hommage à votre charmante sœur.

WALDEROFF.

Je vous remercie pour elle, Monsieur, mais pourquoi vous priver?..

DURFELD.

Oh! j'ai une collection de tulipes si variée, si complète... à nous autres hollandais, c'est notre passion; moi, surtout, je suis le plus intrépide amateur.

WALDEROFF.

Ma sœur me l'a dit...

DURFELD.

Ne vous a-t-elle pas dit autre chose?

WALDEROFF, comme sortant d'un rêve.

Autre chose... mais, en effet, elle m'a appris que vous vouliez l'épouser.

DURFELD.

Si j'obtiens votre consentement, je m'estimerai le plus heureux des hommes.

WALDEROFF.

Je vous le donne.

DURFELD.

En vérité...

WALDEROFF.

Vous épouserez Eudoxie.

DURFELD.

Vous me transportez.

WALDEROFF, à part et rapidement.

Il l'avait demandée avant M. Théodore... et d'ailleurs d'où vient ce jeune homme? quel est-il? que me veut-il? je ne le connais pas.

DURFELD, à part et rapidement.

Ma proposition l'a mis hors de lui.

WALDEROFF.

Oui, Monsieur, oui, je vous accorde ma sœur; j'en puis disposer, elle est mineure.

DURFELD, galment.

Moi, je suis un peu majeur, mais j'ai une belle fortune pour compensation, et une réputation de probité... je suis syndic des marchands, Monsieur, et l'on m'a surnommé la providence des jardiniers, à cause de mes tulipes.

WALDEROFF, à lui-même.

Ah! M. Théodore! vous me narguez, vous riez de mon supplice... vous croyez être aimé, eh bien! Monsieur, vous n'aurez pas Eudoxie. (A Durfeld.) Allez tout disposer.

DURFELD.

J'y cours... (Revenant.) Je suis veuf et sans enfants, votre sœur sera mon unique héritière, je lui donne tout, et quand je serai mort...

WALDEROFF.

Ne perdez pas de temps...

DURFELD, étonné.

Comment? ah! pardon... (Revenant.) quant à vous, je vous donne pour présent de noce...

WALDEROFF.

Mais hâtez-vous donc, Monsieur, hâtez-vous donc, car je vais changer d'idée...

DURFELD.

N'en faites rien... je reviens dans l'instant...
(Il sort.)

SCÈNE XXII.

WALDEROFF, seul. Il est toujours agité.

Je la perdrai, mais au moins je serai vengé... vengé... vengé... et de qui? malheureux!.. d'Eudoxie, qui jusqu'à ce jour m'a consacré son existence; de Théodore, dont le seul tort est de l'aimer... ah! c'est mal ce que je fais là, c'est mal. Sa mère ne m'l'a-t-elle confiée que pour mon bon n'est-ce pas à celui de sa fille qu'elle a songé en exigeant de moi le serment que j'ai cru devoir lui faire? «Soyez son protecteur», m'a-t-elle dit, eh bien! ce serment, je l'ai tenu pendant quinze années, et maintenant je le trahirais! non, non... son bonheur à elle... son bonheur avant tout; qu'elle épouse Théodore, j'en mourrai; mais, au moins, j'aurai fait mon devoir... C'est elle...

SCÈNE XXIII.

EUDOXIE, WALDEROFF.

EUDOXIE, à part, au fond du théâtre.

Ah! le voilà, ce méchant.

WALDEROFF, à lui-même.

Épargnons-lui d'inutiles reproches.

EUDOXIE, à elle-même.

Imitons son indifférence, ne laissons pas voir mon chagrin.

WALDEROFF, après un effort.

Eudoxie.

EUDOXIE, courant à lui.

Alfred.

WALDEROFF.

Vous avez vu M. Théodore?

EUDOXIE.

Oui, et vous aussi?

WALDEROFF.

Il m'a tout appris, ma sœur.

EUDOXIE.

Il m'a tout dit, mon frère.

WALDEROFF.

Nous allons donc nous séparer?

EUDOXIE.

Nous séparer? non; M. Théodore est plus généreux que vous, nous irons tous deux chez lui.

WALDEROFF.

Chez lui!.. ne l'espérez pas; demain, je pars pour les colonies.

EUDOXIE.

Que dis-tu? toi, mon frère, partir, traverser les mers, je ne te quitte pas.

WALDEROFF.

Et Théodore?

EUDOXIE.

Il m'accompagnera, s'il est vrai qu'il ait tant d'amitié pour moi; mais je me dois à mon frère, et si tu pars, je te suis.

WALDEROFF.

Toi, me suivre! ce langage est étrange; n'as-tu pas dit à Théodore que tu consentais à devenir sa femme?

EUDOXIE.

Il m'a parlé de tous les avantages que ce mariage pourrait avoir pour toi; il m'a dit que nous resterions toujours ensemble, et je lui ai répondu: «Parlez à mon frère», cela n'engageait à rien, tu pouvais refuser.

WALDEROFF.

Je n'ai pas voulu gêner ton choix.

EUDOXIE.

Pourquoi m'as-tu donnée à Théodore? Parce que tu es mon frère, as-tu le droit de disposer de ma main malgré moi?

WALDEROFF.

Il m'a garanti ton bonheur, j'ai fait serment de te rendre heureuse, et j'ai dit à Théodore: Parlez à ma sœur.

EUDOXIE.

Tu n'as dit que cela? espérais-tu que je refuserais?

WALDEROFF, avec chaleur.

Oui, sans doute, je l'espérais.

EUDOXIE, vivement.

Eh bien! je refuse... allons trouver M. Théodore, je le lui dirai devant toi.

WALDEROFF.

Un moment, Eudoxie, il faut écouter la raison, sois la femme de notre digne ami, sa fortune t'assure le plus doux avenir.

EUDOXIE.

Ma fortune, c'est toi; mon avenir, c'est toi!.. nous ne sommes pas riches, mais, en travaillant, je puis suffire à tout... près de toi, je ne doute de rien, tout me semble possible... ne me parle donc plus de mariage, que je t'entende, que je te voie, que je te sois utile, c'est tout ce que je demande.

WALDEROFF.

Eudoxie, tu le veux, eh bien, nous ne nous quitterons jamais.

EUDOXIE.

Jamais mon ami, jamais... nous vieillirons ensemble comme Marthe et son frère... eh! qui sait d'ailleurs, il peut arriver des choses extraordinaires comme dans les romans.

WALDEROFF.

Des romans! tu en as donc lu?

EUDOXIE.

Oui, mais un tout petit, tu sais, celui que M. Théodore m'a prêté.

WALDEROFF.

Et tu as eu l'imprudence de le prendre?

EUDOXIE.

Tiens le voilà; sais-tu ce qu'il y a dans ce livre qui s'appelle, *le Frère et la Sœur*.

WALDEROFF.

Quelques folies, sans doute.

EUDOXIE.

Oh non! les folies ne font pas pleurer.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, THÉODORE, dans le fond.

THÉODORE, à part.

Ils sont encore ensemble, écoutons.

EUDOXIE.

Il y a là-dedans deux jeunes gens élevés dans la même maison, et qui se croient frère et sœur; ils s'aiment et se fuient; c'est un de leur parens qui leur a découvert que leur amitié n'était que de l'amour... la sœur entre dans un couvent, le jeune homme court à l'armée pour se faire tuer, mais au moment où résistant à un penchant secret qui les entraîne l'un vers l'autre, ils vont enfin se séparer pour toujours, au moment où la sœur se désole, comme je me désolerais s'il fallait te quitter, voilà qu'il arrive un étranger qui dit tout-à-coup à la jeune personne...

THÉODORE, s'avançant.

Eudoxie, Walderoff n'est pas ton frère.

EUDOXIE, gâtment.

On voit qu'il sait le roman par cœur.

THÉODORE.

Ce n'est pas un roman, c'est la vérité.

EUDOXIE, avec énergie et regardant tour-à-tour Walderoff et Théodore.

La vérité!.. la vérité! oh! oui, je vous crois, j'ai besoin de vous croire.

WALDEROFF.

Mais comment savez-vous qu'Eudoxie n'est pas ma sœur.

THÉODORE.

Ce jeune Rhigas que vous avez cru mort et qui désespérait de vous retrouver jamais, c'est moi, oui c'est moi, et la preuve, la voilà.

(Il lui remet des papiers.)

EUDOXIE, à Théodore.

Mon frère... cela devait être, je vous aime tant tous les deux.

WALDEROFF.

Mais pourquoi avoir tardé si long-temps à vous faire connaître.

THÉODORE.

Pour vous éprouver tous les deux et vous forcer à trahir votre secret.

WALDEROFF.

Rien n'aurait pu m'y contraindre, j'avais promis à votre mère expirante qu'Eudoxie serait ma sœur.

THÉODORE.

En reprenant mes droits, je vais assurer les vôtres et je veux qu'un bon contrat...

SCÈNE XXV.

LES MÊMES, DURFELD, PÉTRUS.

DURFELD, en grande toilette, apportant deux parchemins.

Qui est-ce qui parle de contrats? j'en apporte deux, moi.

EUDOXIE:

Deux, M. Durfeld...

DURFELD.

Oui, Mademoiselle, l'un renferme la donation pure et simple de cette maison à M. de Walderoff, et l'autre l'abandon que je vous fais de tous mes biens, le jour où vous serez ma femme (montrant Walderoff.) comme Monsieur me l'a promis.

WALDEROFF, désignant Théodore.

Oh! cela ne me regarde plus... adressez-vous à Monsieur.

DURFELD.

Ah! c'est Monsieur que... c'est Monsieur qui... mais alors qui êtes-vous, Monsieur?

WALDEROFF.

Moi, Monsieur?.. (Prenant la main d'Eudoxie.) Je suis son mari.

DURFELD.

Ah!.. eh bien, qu'est-ce que je serai donc, moi?

THÉODORE.

Vous, M. Durfeld, dès que nous aurons réglé nos comptes... vous serez meunier.

DURFELD.

Mauvais plaisant!..

WALDEROFF.

Pas du tout, car j'achète le moulin, et je le donne à Pétrus en récompense de ses services.

PÉTRUS.

Ah! Monsieur, ah! mon maître, quel bonheur! me voilà meunier en chef!

DURFELD.

A l'avenir, je sais bien ce que je ferai, pour ne pas m'exposer à des regrets, je n'aimerai plus que mes tulipes.

(Il va sortir.)

PÉTRUS, lui remettant le pot de tulipes.

Et vous oubliez déjà vos amours.

DURFELD.

Merci. (A part.) J'y pensais.

THÉODORE, riant.

A revoir, M. Durfeld.

EUDOXIE.

Allons, ne le tourmente pas, mon frère... mon frère... mon mari... (A Théodore.) Ah! tu avais raison, je suis deux fois heureuse...

FIN.